

Jacques, ou conserver le pouvoir de créer

Quand je pense à Jacques, je le vois au bras d'Aya, sa fille, marchant doucement entre deux chorales à aller écouter au domaine d'Ô. Sa présence particulièrement ancrée, attentive à ce qui l'entoure, m'a tout de suite interpellée. Quelques mois plus tard, lancée dans ce projet de collecte sur le Sens de la Vie, je repense alors à lui. Voilà quelqu'un que je n'ai que brièvement rencontré, dont Aya me parle avec cœur et que j'aimerais prendre le temps d'écouter !

Il est d'accord, il a même des choses à dire. Je le retrouve donc chez lui un lundi matin de septembre, où Elisabeth, sa femme, m'accueille agréablement. Nous croisons dans le hall d'entrée l'orthophoniste qui s'en va : un rendez-vous hebdomadaire qui ce matin tout spécialement aura permis à Jacques de s'échauffer la voix ! En entrant dans l'appartement, je le retrouve donc, se tenant à une chaise dans la cuisine, le visage tourné vers nous, les yeux clos. Face à lui, je me souviens alors que sa vue est telle qu'il ne peut plus vraiment me voir aujourd'hui. Je sens sa présence toujours aussi attentive et c'est dans son bureau équipé de grands écrans que nous nous installons l'un en face de l'autre pour commencer l'entretien. Il gardera les yeux clos ou mi-clos pendant tout notre échange, toujours très présent.

Lorsqu'il m'a demandé, pendant l'un ou l'autre silence, comment je recevais son propos, j'ai été heureuse de verbaliser combien j'étais touchée. Si je ne disais rien, ce n'était pas parce que je trouvais ça bizarre, non, mais parce que je vivais sa proposition, son invitation, avec émotion. Comme si je déambulais avec lui dans l'exposition éphémère de sa vie. Alors, vous aussi vous nous suivez ? Allons-y.

Jacques est né en 1947 à Bordeaux. Son père a fondé une petite société qui fabriquait des chaussures pour les tout-petits, pendant que sa mère s'occupait des trois enfants à la maison. Avec le souci premier de cultiver la sincérité, l'humilité et l'amour fraternel, ses parents ont toujours été bienveillants. Il leur doit beaucoup et s'est toujours bien entendu avec sa sœur aînée et son frère cadet.

Depuis tout petit, Jacques est très, très myope. Il ne compte plus les objets renversés ni cassés. Parce qu'être myope ne l'empêchait pas d'être dynamique ! Et si sa grand-mère pouvait le lui reprocher, ce reproche est sans doute la seule chose négative qu'il a gardée de son enfance.

L'adolescence a été une autre paire de manches. Passionné de poésie et plus largement de l'écrit, Jacques s'inscrit en fac de droit pour éviter d'avoir une approche trop scolaire de la littérature. A la fois étudiant et « gratouilleur de guitare », il crée avec des copains un spectacle qui met en scène des poèmes écrits par l'un d'eux. Mais cette vie d'artiste est une illusion. Ils n'ont pas le niveau pour être de vrais professionnels, seulement le niveau suffisant pour qu'à chaque concert des groupies viennent leur dire qu'ils sont géniaux. Jacques et ses copains ne le pensaient quand même pas, mais pas loin. Et là, il a fait un choix. Ce qui l'a stabilisé, en fait, c'est sa rencontre avec Elisabeth en 1973, alors qu'il a 26 ans.

Avec un petit boulot en restauration à Bordeaux à l'époque, Jacques sillonnait l'Europe en voiture avec ses amis. C'est en prenant la route pour l'Allemagne un 31 août au volant d'une Méhari, sorte de petite jeep en plastique fabriquée par Citroën et prêtée par un ami, que Jacques a rencontré la personne qu'il cherchait pour partager sa vie. Il avait accepté d'embarquer deux amies d'amis, de Bordeaux à Paris. Elisabeth et lui se sont revus peu après. Elle est sur le point de partir à Madrid où elle souhaite terminer ses études d'espagnol. Jacques est alors prêt à tout plaquer pour la suivre, mais il ne pouvait pas séjourner en Espagne sous Franco. Alors c'est Elisabeth qui est restée. Il construit avec Elisabeth un nouveau chemin.

Cette année-là, ils ont décidé de partir en Amérique du Sud découvrir plusieurs pays. Les voilà partis avec leurs sacs à dos et l'équivalent d'une centaine d'euros en poche. Ils traversent les montagnes en camion, en pleine saison des pluies, de villages, découvrent des cultures différentes. Un

voyage qui les a tous les deux marqués d'autant que la situation politique avec les dictatures de cette année, en 1973, ne leur a pas permis d'entrer en Bolivie ou au Chili. Une aventure commune qui n'était pas chose facile et qu'ils ont ensemble traversée.

Quand ils sont rentrés, ils ont cherché un poste à l'étranger avec ce qu'ils avaient comme bagages. C'est une tante d'Elisabeth, directrice d'établissement en Côte d'Ivoire, qui les as aidés. Ils sont partis comme professeurs d'espagnol et de français-histoire-géographie recrutés localement, c'est-à-dire payés comme les professeurs ivoiriens. Elisabeth donne naissance à leur fille, Aya. Après 4 ans de présence, ils auraient pu rester encore deux ans et être titularisés mais ils ne se voyaient pas faire toute leur carrière en tant qu'enseignants. Avec un master de droit public en poche, Jacques l'a complété par un master 2 de relations internationales. C'est après une petite escale en France, où Jacques enseignera l'économie, qu'un bon rapport d'inspection lui ouvrira les portes sur un poste au service culturel de l'ambassade de France à Caracas.

Du Vénézuéla au Brésil en passant par la Tunisie, le Pérou ou encore le Chili, Jacques a ainsi travaillé dans la diplomatie internationale en tant qu'attaché de coopération, attaché culturel, ou encore conseiller régional de coopération.

Tout au long de sa carrière, que ce soit avant d'entrer au ministère des Affaires étrangères, ou après, Jacques est conscient qu'il a eu accès à des intellectuels qu'il n'aurait pas été amené à fréquenter autrement. C'est évident. Il a eu la chance d'exercer un métier passionnant, mais qui, selon lui, exige de savoir rester à sa place. C'est-à-dire qu'il a été une carte de visite. En s'installant derrière son bureau, il avait accès à beaucoup de monde. Quand il a quitté ce bureau, c'est quelqu'un d'autre qui a pris la carte de visite, le rendant, lui, à nouveau anonyme.

Jacques a pris sa retraite à 61 ans, trop tôt pour lui. Il aimait son métier, mais il faut quand même pouvoir voir ce que l'on signe ! Alors Jacques décide d'explorer davantage les deux voies qui l'intéressent : la peinture et la musique. Il a commencé à apprendre à jouer de la viole de gambe avec une professeure agrégée de maths et grande musicienne, ou encore une violiste allemande rencontrée à Séville, qui deviendront toutes deux de

grandes amies. Elisabeth, elle, jouait du clavecin, ce qui leur a permis de jouer des pièces ensemble avec des amis, sans prétention. Parce qu'autant dire que quand on commence un instrument de musique à 60 ans, il faut être assez raisonnable !

Un jour, en pleine audition, l'archer de Jacques s'est mis à trembler, ses jambes se sont mises à trembler, tout a tremblé. Il a dû interrompre le concert et le diagnostic est tombé : il est atteint de la maladie de Parkinson. Après la déficience visuelle qu'il a traîné toute sa vie, ça a été le deuxième coup de poing dans la figure pour lui.

Il s'est alors consacré exclusivement au dessin, en écoutant de la viole et en restant en contact avec des musiciens. Jacques a toujours peint en amateur, pour le plaisir. Photographies N&B développées dans son propre petit laboratoire, collages, superpositions, association avec du papier brûlé... Jacques a toujours aimé ça. Il s'est ensuite formé en autodidacte au numérique.

Les éléments ou les textures sont sa matière, sa palette, à partir de laquelle il crée des formes et des images, souvent construites autour d'œuvres de musique. D'autres sont aussi bâties sur des impressions humaines recueillies au cours de ses voyages.

Après 35 ans vécus à l'étranger et inspiré par les nombreux artistes qu'il a pu rencontrer, Jacques ne cesse de nourrir sa propre envie de s'exprimer par l'image. Après pas moins de onze opérations subies tout au long de sa vie, Jacques ne voit presque plus rien aujourd'hui. Comment peindre avec ces yeux là ? Son cerveau, qui n'a plus les moyens de recevoir le message par la voie normale, lui crée un paysage visuel à sa façon. Maintenant, pour dessiner, il connaît par cœur les fonctions du logiciel : il met le casque, et se laisse guider par le curseur qui lui dit « ouvrir, fermer, enregistrer sous ». Et puis de l'autre, il y a les outils, comme le couteau, le pinceau, etc. qu'il va chercher à la voix. Il crée son image, puis il attend de pouvoir la voir, parce qu'à certaines heures, il y arrive un peu. Mais ce sera de moins en moins le cas. Alors si quelqu'un lui dit « ce tableau est magnifique, il faut que tu le tires », Jacques l'imprime, en confiance.

Au moment où nous nous rencontrons, ce qui donne précisément du sens à la vie de Jacques, c'est sa contribution cette année au festival de musique organisé par le centre de ressource "Présences compositrices". La directrice du centre de ressources, qui connaît ce que Jacques fait en dessin numérique, lui a proposé de faire des tableaux en écho à une œuvre de Marie Jaëll, musicienne du 19ème siècle, qui a composé une suite de 18 pièces inspirées par la lecture de Dante : ce que l'on entend en enfer, ce que l'on entend au purgatoire et ce que l'on entend au paradis. Elle a elle-même associé à chaque tableau un texte. Cette collaboration a donné naissance à un livre intitulé "Traversées", rassemblant les 18 tableaux et textes associés, inspirés de l'œuvre de Marie Jaëll. Le 19 avril 2025, les pièces ont été jouées à l'abbaye de La Celle par une excellente pianiste et le texte a été dit par une comédienne pensionnaire de la comédie française. Les tableaux ont été projetés pendant le concert, derrière la musicienne. Pour Jacques, ça a été une émotion très vive. Un moment extraordinaire.

Alors à quoi aura-t-il contribué dans sa vie ? Il lui semble prétentieux d'être conscient d'avoir contribué à quelque chose. Pour lui, nous participons tous d'une même problématique qui est celle de vivre. Un seul ne contribue pas, nous contribuons ensemble. Jacques est heureux d'avoir contribué à la mise en place de projets concrets dans des champs très variés (culturel, médical, environnemental, agricole, urbanistique…) dans un cadre de coopération institutionnelle. Est-ce qu'il a des regrets ? C'est une question qu'il ne se pose pas. Pour lui, sur le moment, on fait tous et toutes le mieux possible, par principe. Sauf si on veut saboter sa vie.

Je crois pouvoir dire les yeux fermés que Jacques est de ceux qui invitent à ouvrir le cœur pour vibrer et sentir la vie là où elle a du sens pour nous.

A lui la parole.

Jacques

[Lien QRCode]

Portrait écrit par Mathilde BOUCHER
de l'association Nos Mémoires Vives
Illustré par Marianne Cueff